

Rudyard KIPLING

La lumière qui s'éteint

KIPLING, Rudyard, *La lumière qui s'éteint / The Light that Failed* (Londres, 1891). Traduit, présenté, annoté par Pierre Coustillas. Paris. Gallimard Pléiade, Œuvres complètes, tome I, 1831 pages. Introduction, chronologie et avertissement de Pierre Coustillas, p. IX-LX. Texte 810-1034. Notice p.1647-1684. Notes p.1685-1714.

C'est à l'âge de 26 ans que, de retour à Londres, Kipling (1865-1936), dont les nouvelles ont été couronnées de succès, donne son premier roman. Il utilise la troisième personne pour mettre en scène Dick Heldar, son double à bien des égards.

Le livre s'ouvre sur Dick, à peine sorti de l'enfance, en pension chez madame Jennett, qui accueille des enfants de familles en poste dans les colonies de la Couronne. Il est inséparable de Maisie, orpheline, elle-même double de son premier amour. Les deux adolescents s'opposent ensemble à leur tutrice. Un grand saut temporel nous amène, le temps d'un chapitre, au Soudan où Dick, devenu peintre, est embauché comme dessinateur par Torpenhow, attaché de presse. Il est blessé à la tête, soigné et revient à Londres. L'y attend une réputation de grand artiste et un compte en banque bien garni. Il retrouve Torpenhow, s'installe dans la même pension que lui. Il renoue avec Maisie, elle-même peintre mais sans succès. L'amitié enfantine est devenue amour non partagé. Maisie accepte ses conseils d'artiste à succès, jusqu'à ce qu'elle retourne en France suivre de nouveau l'enseignement d'un grand maître. Dick assez désespéré ne peint plus, jusqu'au jour où, enfin, il fait une *Mélancolie* jugée magnifique. Mais, peu à peu il perd la vue, suite à la blessure reçue au Soudan. Il a la délicatesse de ne s'imposer ni à Maisie, ni à Torpenhow qui repart au Soudan où ont repris les hostilités. Grâce à l'aide de Bessie, qui fut son modèle, il embarque pour le Caire afin de retrouver « l'odeur de l'Orient » (1017), Torpenhow et l'atmosphère des combats, juste un an après en être parti.

Dick possède l'arrogance, l'assurance – surtout quand il se fait conseiller artistique de Maisie, dans la ligne d'Ingres et de sa phrase, « le dessin est la probité de l'art » – et l'ironie mesquine du narrateur des *Simple Contes des Montagnes*. Certes, il écrit bien, avec facilité, mais il pontifie : ses jeux de mots, ses épitaphes d'autocitations déguisées, ses « on pourrait parler, mais ce n'est pas ici le lieu... », ainsi que son mépris de classe, lui qui a le ton *high school* comme il le répète, et son sens de la supériorité raciale sont nauséux. Seul l'aveugle qu'il est devenu éveille notre sensibilité, après un bain de platitude.

Citation

« Néanmoins, comme cette lettre abordait des questions auxquelles il préférerait ne pas penser, elle provoqua chez lui une violente crise qui dura une journée et une nuit entières. Lorsque son cœur s'emplissait de désespoir au point de déborder, son âme et son corps semblaient dévaler ensemble dans des ténèbres sans que rien ne puisse freiner leur course. Puis venait la peur des ténèbres et des effort désespérés pour regagner la lumière. Mais il n'y avait pas de lumière à atteindre. Lorsque cette angoisse cessait, et alors qu'il était en sueur, haletant, la chute vertigineuse recommençait jusqu'au moment où, supplice grandissant, il reprenait le combat sans plus d'espoir que la fois précédente. Suivaient quelques minutes de sommeil au cours desquelles il rêvait qu'il y voyait. Puis le même cycle d'événements se déroulait de nouveau, si bien qu'il se retrouvait épuisé, le cerveau absorbé dans l'éternelle contemplation de Maisie et de tout ce qui aurait pu être. » p. 995